

La petite B. de Gilles Jobidon

Fanie Demeule

Numéro 256, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82625ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demeule, F. (2016). Compte rendu de [*La petite B.* de Gilles Jobidon]. *Spirale*, (256), 72–73.

Un nouveau c(h)œur pour Baudelaire

Par Fanie Demeule

LA PETITE B.

de Gilles Jobidon

Leméac, 232 p.

Si le poète s'inscrit comme figure centrale dans son dernier roman, c'est par la négative que Gilles Jobidon trace les contours d'un Baudelaire évanescents avec *La petite B.* et c'est par l'exploration des zones grises du parcours du poète que le romancier façonne des vies métaphoriques. Recomposant à partir du décomposé, Jobidon ouvre à même les entrailles ossifiées du mythe baudelairien un espace sensoriel où les mots contemplent les corps et où la beauté vernit les instants sacrés et profanes. À la manière d'un suintement apocryphe, l'écriture perle sur la peau du mort, puis se condense pour se transformer en or. De ce distillat naît Laure, la petite Baudelaire, descendante fantasmagorique du poète, fleur du mal et de la grâce. Incarnation de l'élément alchimique par excellence, Laure signe l'alliage des dichotomies entre le réel et ses fictions, le sujet et son biographe, la dissolution mémorielle et sa survivance.

Alchimiste

Avec son premier roman, *La route des petits matins* (Typo, 2003), Gilles Jobidon remporte le prix Robert-Cliche 2003, le prix Ringuet 2004 et le prix Anne-Hébert 2005. Il continue de se faire connaître avec *L'âme frère* (VLB, 2005) et *Combustio* (Leméac, 2012). Résident de Longueuil, Jobidon a longuement étudié et œuvré dans le milieu des arts visuels où il a aiguisé son regard artistique. La plasticité de son approche littéraire se fait sentir à travers l'esthétique picturale de ses récits, que l'auteur qualifie de « *tableaux narratifs* ». En amont de son travail d'écriture, Jobidon visualise l'ensemble des lieux, des scènes et des personnages. À la suite de ces représentations mentales, l'auteur explique tirer concrètement son inspiration d'une recherche et d'une organisation d'œuvres picturales et photographiques, images qu'il assemble ensuite physiquement dans l'espace, devant ses yeux, afin de cerner l'essence de son

texte à venir¹. Dans une constante interrogation sur les résonances entre l'Orient et l'Occident, la démarche de Jobidon s'intéresse aux imaginaires entourant les matières. Ainsi, ses récits romanesques se conçoivent comme des toiles littéraires qui s'élaborent organiquement autour d'éléments symboliques tels que l'eau (*La route des petits matins*), l'air (*L'âme frère*) et le feu (*Combustio*). En articulant ces éléments, à partir desquels il expérimente, à l'intérieur de son laboratoire de mots, Jobidon installe une intermédialité au sein de ses œuvres : en elles fusionnent non seulement la peinture et le texte, mais aussi le cinéma et la photographie.

Son dernier roman, *La petite B.* (2015), puise dans l'or, métal adoré des alchimistes en raison de ses propriétés transcendantes. Habité de ce chatoiement mystique, l'œil du peintre-romancier s'enfonce dans la ligne de fuite du célèbre poète parisien, lui-même affamé

d'absolu, pour investir la notion de sacré au cœur de l'expérience humaine. L'auteur admet s'être demandé de quelle manière aborder ce personnage titanesque et sous quel angle le (com)prendre. Dépourvu de prétention biographique, Jobidon reconstitue ici un portrait fragmenté et fragmentaire s'enracinant dans le mystère d'une rencontre lors du voyage du poète aux Mascareignes. Dans une approche qu'il définit lui-même comme étant de nature plus impressionniste qu'expressionniste, l'auteur emprunte la structure du triptyque pictural pour capter les multiples profils du sujet Baudelaire.

Triptyque gynéologique

Davantage qu'un portrait du grand Baudelaire, de Paris à San Francisco en passant par les Mascareignes, *La petite B.* brosse un portrait de famille intergénérationnel. En s'improvisant coryphée d'un chœur polyphonique, Jobidon fait entendre le son d'un véritable ensemble vocal composé

de voix féminines chantant les trois actes du poète maudit. D'abord, en armature tonale, l'on retrouve Maah, la grande initiatrice, celle qui fait passer le jeune homme de Charles à Baudelaire et scelle son destin d'écrivain. Puis l'on découvre Caroline Aupick, la mère haïe et adorée, la mère sacrifiée, hurlante, qui témoigne de la vie du Baudelaire poète, excessif et manipulateur. Finalement, avec Laure Leloux, surnommée « *la petite Baudelaire* », fille de Maah et du poète, la mémoire survivante se catalyse, s'imprime de manière indélébile au fond de la boîte noire.

Les figures féminines, abondamment idéalisées dans l'imaginaire baudelairien, acquièrent chez Jobidon leur voix tout en décentrant la parole poétique. Ici, il ne s'agit plus du poète qui parle des femmes, mais bien des femmes qui racontent Baudelaire tout en déployant également leur propre récit. Ainsi, Laure, à travers une translation géographique de l'Europe à l'Amérique rappelant une Conquête de l'Ouest qui signe une renaissance de soi, passe de muse artistique à photographe. Reprenant ce nouveau médium tant méprisé par son père, Laure parvient littéralement à composer son propre point de vue, qu'elle transmet également par la création d'un album familial illustré qui réécrit son histoire.

Ces postures féminines inédites complexifient la figure de Baudelaire et en opèrent un démantèlement qui rend possible la revitalisation du personnage mythique car, Jean-Jacques Wunenburger le souligne, le mythe n'est créatif qu'une fois « *démythifié* ». Sans verser dans la caricature, ces regards féminins dissidents sur le poète forment un modèle à échelle humaine du monstre littéraire, profanation ouvrant une sorte d'espace de jeu avec sa figure. Parallèlement, cette (re)mise en valeur du féminin témoigne d'une réelle volonté de réhabilitation des femmes, dont Jobidon déplore le mutisme et l'encore trop ordinaire absence, dans le réel comme dans la fiction.

Contemplations d'un flâneur

« *Près de deux siècles plus tard, les spécialistes de Baudelaire ne s'entendent pas sur les faits entourant son voyage aux Mascareignes. Une aura de mystère plane toujours sur ce déplacement avéré. Laissons les chercheurs se lancer des noms d'oiseaux dans des textes savants qui n'intéressent qu'eux seuls. Flânons plutôt.* » Le projet de Jobidon ne vise pas à éclaircir, à enquêter sur les pans d'ombres de la vie de Baudelaire, mais plutôt à laisser libre cours aux rêveries afin de créer à partir de fragments trouvés, et ainsi s'affranchir des limites des paramètres biographiques. Si l'auteur se fait simultanément alchimiste, peintre et chef de cœur, il serait aussi flâneur, s'immisçant librement dans les avenues connues et les chemins de traverse, traçant des voies là où les routes de l'Histoire s'arrêtent car, comme le note le narrateur, « *la poésie de la vie ne se trouve-t-elle pas dans les interstices ?* » C'est guidé, voire charmé par ses visions intimes que l'auteur investit de manière intuitive la vie de Baudelaire, tout en préservant une certaine épure qui laisse planer l'énigme. Le récit cultive ses secrets et offre une place stimulante au lecteur afin que celui-ci reprenne les liens discontinus à travers l'échafaudage textuel.

Gouverné par un désir d'exploration sensorielle, l'auteur offre au visiteur un voyage sensuel, charnel, aux accents baroques et hétéroclites dans lesquels se mire l'altérité. Si celle-ci fait naître la pulsion poétique chez Baudelaire, pour le romancier ce contact avec l'autre, cette rencontre avec l'inconnu que convoque l'écriture se charge d'une forme de transe. Dans cette optique, la recherche langagière ne se hisse au rang d'orfèvrerie, chez Jobidon, que pour mieux déployer une richesse sensorielle, une délectation physique des mots et de leurs sonorités, et ainsi tirer un trait entre les plaisirs du corps et ceux de l'esprit.

Poète spectral, parole hantée

La question de l'héritage, littéraire et collectif, se loge au cœur de *La petite B.* À la manière d'un double fond, l'œuvre baudelairienne s'infiltré en substrat des tableaux narratifs de Jobidon, qui signe ici une œuvre célébrant les ressources musicales du langage. Dans cette intertextualité poétique, les mots de Jobidon, entendus comme une parole hantée, s'inscrivent en palimpseste sur ceux de Baudelaire. Cette manière de se réapproprié l'univers baudelairien refléterait un acte créateur émancipatoire, mais aussi une certaine spectralité qui recouvrerait toute forme d'héritage d'un lavis inaltérable. Les fondations mêmes de l'acte d'écriture reposeraient sur une difficulté d'innovation, ainsi qu'en témoigne le narrateur : « *L'art est lent. La vie est courte. Décrire n'est rien. Décrire est une bagatelle. Écrire est difficile. Graver pour les siècles futurs des phrases indélébiles comme celles que fabrique Charles Baudelaire tient du prodige.* »

Dans *La petite B.*, en traversant les générations de l'Ancien au Nouveau Monde, l'héritage mémoriel se transforme en même temps qu'il se sédimente autrement au sein d'une descendance fabulée presque allégorique, héritière d'une hantise familiale. Pour Régine Robin, cette hantise de la mémoire, loin de ne posséder qu'une connotation négative, ferait office de transmission : l'auteure explique, dans *La mémoire saturée*, que « *le spectral est l'espace tiers qui va permettre de transmettre une part de l'héritage, le passé ouvert dans ce qu'il a encore à nous dire et dans ce que nous avons encore à lui dire* ». Ainsi, chez Jobidon, l'héritage mémoriel du mythe Baudelaire s'inscrirait comme survivance spectrale, passeuse d'une mémoire trouble, lacunaire et, d'une certaine façon dont témoigne *La petite B.*, encore bien vivante. ■

¹ Les propos de Gilles Jobidon ont été recueillis lors d'un entretien entre le romancier et l'auteure de cet article le 28 décembre 2015.